

17 mars 2010 - 9ème séance du 1er tour

Sujets : 1. Les bien-pensants ont-ils gagné ? / 2. Vaut-il mieux détruire que perdre ?

Rapporteur : Karim Makram-Ebeid, 8ème Secrétaire

Je suis sur le parvis d'une église.

La façade comporte deux étages.

L'étage inférieur est percé de trois portes.

La principale est flanquée de six colonnes doriques, les portes latérales de deux colonnes du même ordre.

Le second étage répète exactement la disposition du rez-de-chaussée.

Il ouvre sur une baie en plein cintre dans la partie supérieure de laquelle on a placé l'horloge.

Deux larges volutes contre-butent cet étage.

Au-dessus, la façade est amortie par un fronton triangulaire sommé d'une croix dorée.

Les armes de France, surmontées d'une couronne royale, sont accostées de deux ailes.

Les deux tours, de plan carré, sont légèrement en retrait de la façade.

Elles sont décorées de colonnes adossées et surmontées de vases de pierre. Les piliers d'angle sont placés suivant les diagonales d'une manière originale.

Ces deux tours sont chapeautées d'un dôme tracé sur un carré aux angles légèrement abattus.

Chaque dôme s'achève par une contre-courbe qui supporte une flèche bulbeuse.

Le bâtiment m'attire. Il s'en dégage un équilibre subtil.

Une puissante quiétude transpire de ces pierres plusieurs fois centenaires.

J'ai tout mon temps. Le printemps a enfin chassé l'hiver et je compte bien en profiter.

Mon téléphone fait mine de ne plus fonctionner. Je lui sais gré de ne pas me communiquer les vitupérations de mon patron qui angoisse comme un enfant esseulé en mon absence.

Alors j'entre.

Il fait froid dans la nef.

La pierre a gardé la mémoire de l'hiver.

Les colonnes sont comme de monumentaux puits inversés où vont se perdre les chuchotements.

La majesté du lieu inspire à la déférence. Son calme impose avec douceur le recueillement.

L'architecte a bien fait son travail.

Alors, je me laisse emporter. Je glisse sur le fil de mes pensées...

Je divague à la lueur des cierges diaphanes.

J'entends des pas. Un homme rond paré d'une soutane, les yeux cerclés de petites lunettes rondes se dirige vers le chœur.

Des fidèles de plus en plus nombreux se rassemblent et s'abreuvent alors de ses paroles ésotériques.

« ...*Oremus. Exaudi nos, Domine sancte, Pater omnipotens, aeterne Deus* ».

Transhumances microscopiques...

Du banc vers l'autel, de l'autel vers le banc.

Poignées de mains et vœux de paix qui s'échangent, pièces qui tintent pendant la quête.

Transhumance microscopique symétrique : du banc vers la sortie.

Sur le parvis, un clochard. Il est sale. Il pue l'alcool. Il sent la merde.

Sa main à moitié tendue est aussi crasse que suppliante. Il est silencieux. Un carton gondolé dit à sa place « *Pour vivre, s'il vous plaît* ».

La foule passe. Pas un regard. Pas un geste. Surtout pas une pièce.

Et encore moins de remords. Les visages que je croise sont visiblement heureux.

Pourquoi en serait-il autrement ?

Ils viennent de donner pour la quête, donner pour un cierge.

Ils ont déjà donné aux bonnes œuvres et ils ne peuvent pas supporter toute la misère du monde.

Ils ne peuvent pas répondre à chaque sollicitation.

Ils ne peuvent pas porter le fardeau de toute la misère humaine.

Je me sens pourtant troublé.

J'ai un peu honte.

Mais que puis-je dire ? Que puis-je y faire ?

Leur prouver qu'ils ont tort ? Qu'on ne peut moralement pas tolérer de voir une âme croupir dans le caniveau ? Les accuser d'être des mauvais chrétiens ?

Que puis-je dire ? Que puis-je y faire ?

RIEN.

Tel est l'ordre des choses.

Ces fidèles ont respecté leur foi, leur culte, leur dogme.

Ils se sont conformés à la norme.

Ils savent déjà que la souffrance humaine est intolérable. Ils connaissent déjà la parabole du bon samaritain.

Ils ont fait ce qu'ils ont pu.

Alors... à quoi bon les critiquer ?

A quoi bon asséner avec arrogance qu'ils ont tort d'être sensibles à certaines détresses mais pas à d'autres ?

A quoi bon....

Et puis....même si c'était vrai ...

....Ce pauvre clochard...mourra.

Il finira détruit, bien avant que quiconque admette que l'on ne peut pas se résigner au funeste destin de certains au détriment des autres...que l'on ne peut pas se réfugier derrière sa bien-pensance.

Sa mort ne pèsera pas grand-chose pour eux, les croyants, les fidèles qui ont respecté la loi.

Appliqué le dogme.

Alors je me tais...

Je m'en vais. Et j'ai honte.

Honte d'être un lâche qui n'a même pas tendu la main.

Honte d'être un lâche qui n'a même pas donné l'obole.

Honte de n'avoir que ma mauvaise conscience à opposer à la bien-pensance que je me fourvoie à dénoncer...

Je m'en vais. Je m'enfuis. Je me réfugie dans mon travail.

Mais ce sentiment d'indignité ne m'a pas quitté.

Je vois un client. Il me sert du « *maître* ».

Mieux que moi, il connaît les postures, les conventions.

Il en appelle à ma compréhension. Me démontre qu'il est bien plus qu'un innocent. Une victime.

Il sait me flatter dans le dessein de m'imposer ses corvées à merci.

« *Maître, dites-moi ce que je peux faire ?* ». « *Maître, vous seul pouvez m'aider !* ».

Il m'a pris pour l'un d'eux.

Un tenant de l'ordre établi.

A l'entendre, j'appartiendrais à un ordre bicentenaire de gardiens du temple des valeurs sacrées de Justice, de loyauté et de dignité...

Ce flot d'hypocrisies me lasse. Alors, à nouveau, je divague.

Au détour d'une pensée, j'entends, je vois mes semblables, mes pairs, à l'affût de l'auréole d'une gloire ambiguë.

J'entends mes confrères se targuer d'être les derniers remparts contre la dictature.

D'être les dépositaires ultimes de l'idéal de Liberté.

Je les vois soutenir avec aplomb qu'ils exercent la plus noble des missions.

Qu'ils sont la voix des muets.

Parce qu'ils auraient eu le courage de jurer publiquement leur allégeance à un serment.

Parce qu'ils auraient le courage de sacrifier leurs nuits dans l'intérêt de celui qu'ils défendent.

Parce qu'ils n'appartiendraient pas à cette plèbe qui refuse de vivre pour travailler et préfère travailler pour vivre.

Et pourtant....mon rêve vague....vire au vague à l'âme et s'échoue dans la confusion....et la honte.

J'ai honte, car j'ai l'impression de ne servir qu'à rendre socialement acceptable la haine et le ressentiment de ceux qui se revendiquent du statut de victime.

Victime d'eux-mêmes, victime des autres, victime de chimères...

J'ai honte, car je me dis que leur misère, leur ruine, leur indignité est mon gagne pain.

...Moyennant quelques euros, je souscris fait et cause à vos revendications.

Moyennant quelques euros, j'entendrai toutes vos attentes.

Moyennant des louanges en l'honneur de ma dignité à mon serment, je vous défendrai partout en criant.

Je serai toujours là, à vos côtés, je vous soutiendrai, je vous comprendrai sans vous juger.

Qu'importe si pour cela je quitte femme et enfants.

Et si je n'ai rien pu faire pour vous...

Si vos flatteries et votre argent ne m'ont pas permis d'exaucer vos vœux, c'est parce que vos juges ne voulaient pas perdre la face.

Ils ne voulaient pas admettre qu'ils se sont fourvoyés en vous accablant.

Ils ne voulaient pas vous dire leur erreur.

Alors ils ont préféré vous réduire au silence. Vous détruire...

Quant à moi, secrètement, ma mauvaise conscience ronge le masque de ma bien-pensance.

Le masque de ces grands principes, de cet ordre établi qui me protège.

J'espère que vous ne me poserez pas trop de questions.

Car si je dois vous avouer que ce sont mes erreurs qui vous ont fait perdre... moi aussi...je finirai détruit.

* *

*